

Tel était justement, dans l'Inde du Nord, le cas des quatre principaux d'entre eux. Parmi ceux qui avoisinaient Nagarahâra, dans la vallée de Kâboul, deux au moins passaient pour consacrer le souvenir de la célèbre entrevue où le futur Çâkya-muni reçut la prédiction de son lointain prédécesseur, Dîpañkara; aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs des « topes » explorés par Masson autour de Jellalabâd ne lui aient absolument rien fourni, et qu'il en soit resté pour ses frais de fouilles. De même, dans l'Inde centrale, c'est en vain que Cunningham a sondé le grand édifice de Sârñâth (voir fig. 25), dont la seule fonction, dans le « Bois-des-Gazelles », était de marquer la place où le Buddha avait prêché son premier sermon. Dans tous ces cas, il n'est pas douteux, comme l'a fait remarquer M. Senart, que le *stûpa* n'ait été « employé à titre simplement commémoratif et généralement religieux, pour signaler et sanctifier des lieux où la tradition plaçait la scène de quelque épisode de la vie du Docteur »⁽¹⁾; mais que penser, dès lors, de la thèse qui veut que le *stûpa* soit un monument funéraire?

CONCILIATION DES DEUX THÉORIES. — Entre ces deux opinions opposées, et que justifient toutes deux des faits, nous n'avons heureusement pas la peine de choisir : il est beaucoup moins embarrassant de les concilier entre elles.

Burnouf et, avant lui, G. de Humboldt ont depuis longtemps montré « comment l'idée de la sainteté des reliques dut naturellement se reporter, dans la pensée du peuple, sur les édifices destinés à les contenir et assurer ainsi aux *stûpa* privés de reliques les respects qu'on n'avait, dans l'origine, accordés qu'à ceux qui en renfermaient »⁽²⁾. Cette transposition, aisée à admettre au point de vue psychologique, devient encore explicable historiquement, si l'on songe au long passé que ces coutumes avaient derrière elles et comment, aussi haut que nous remontions, nous trouvons ces

⁽¹⁾ *Lég. du Buddha*, p. 414. — ⁽²⁾ *Intr.*, p. 356.